

1^{ER} JUILLET 2020

POINT DE VUE

6 pages

Marie-Eudes Lauriot-Prévost

94 800 €



Chez **François Laffanour à Paris** Modernité subtile

À la galerie Downtown, il a défendu avant tout le monde le modernisme des designers de l'après-guerre, de Charlotte Perriand à Jean Prouvé et Pierre Jeanneret. Dans la maison de Saint-Germain-des-Prés qu'il partage avec sa compagne la créatrice de parfums Alexandra Roos, il montre que la sobriété des lignes sied à l'exubérance de l'art contemporain. Par **Marie-Eudes Lauriot-Prévost** Photos **David Atlan**

François Laffanour et sa compagne Alexandra Roos dans le salon du premier étage. Le canapé Ours de Jean Royère y tient la vedette, entouré d'une sculpture monumentale de Joana Vasconcelos et une autre de Takis. Au premier plan, une table Tree Trunk de Le Corbusier et Pierre Jeanneret pour Chandigarh, et à gauche, une table de Noguchi et des tabourets de Charlotte Perriand.

Cela fait plus de quarante ans qu'ils vivent ensemble, et François Laffanour ne s'en lasse pas, toujours sous le charme. « Je le trouve à la fois beau et pensé », exprime-t-il avec cet air timide et malicieux

qui le caractérise. L'objet en question, c'est un tabouret Berger conçu par Charlotte Perriand en 1953, s'inspirant d'un trépied repéré dans une ferme d'altitude. La designer est encore imprégnée de son deuxième séjour au Japon et son crayon épure la forme d'une imperceptible grâce. Au point que ce fameux siège en bois massif – ainsi que son demi-frère Méribel créé un plus tard – figure parmi les valeurs sûres du mobilier le plus recherché du moment. Même Kanye West et Kim Kardashian

lui ont trouvé une place dans leur maison immaculée de Los Angeles. Celle de François Laffanour et de sa compagne Alexandra Roos, agencée sur quatre niveaux, a des proportions plus modestes, mais bénéficie de la plus belle situation qui soit, à Saint-Germain-des-Prés, dans une petite rue qui la protège des rumeurs de la ville. « En arrivant il y a six ans, je lui ai redonné son côté parisien, en récupérant le bâti d'origine,

dégageant les poutres et mettant du parquet Versailles noirci. J'aime la simplicité des volumes. Seule contrainte, les pièces sont petites et j'ai tendance à acheter des œuvres grand format! », remarque-t-il. Ultime avantage, il n'a besoin que de cinq minutes pour rejoindre à pied sa galerie Downtown, rue de Seine, ce qui lui permet au besoin d'inviter ses clients à venir boire un café chez lui. Rien de tel que de découvrir in situ le

« J'aime tomber sur des objets à identité, qui vous amènent dans l'histoire. »



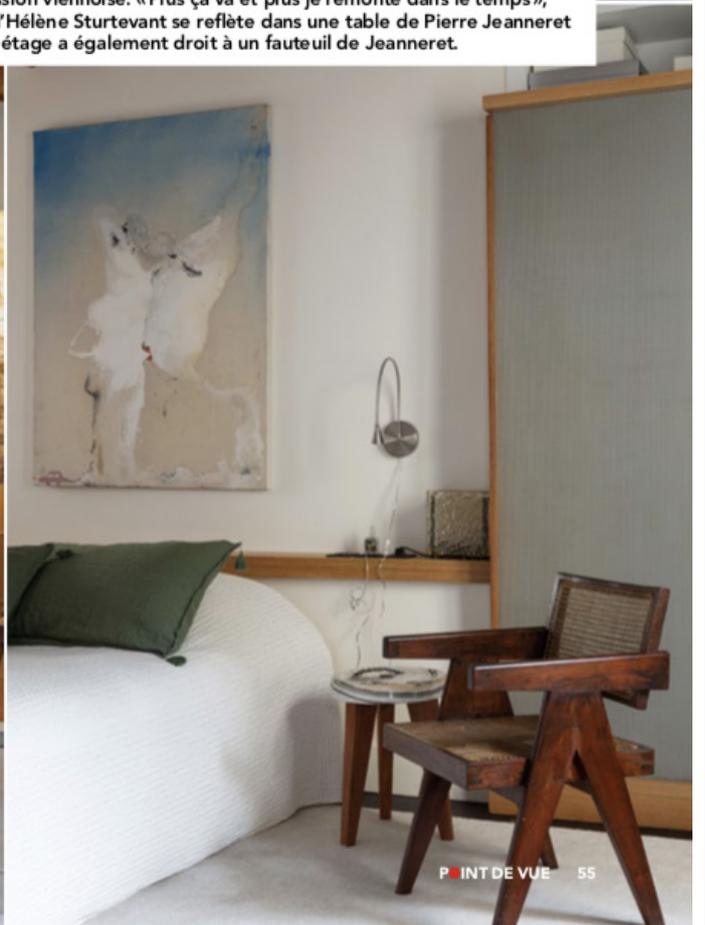
mobilier moderniste d'après-guerre qu'il défend depuis toujours. Pierre Jeanneret, Le Corbusier, Pierre Chareau, Charlotte Perriand, Jean Prouvé... Le plus souvent, ils cumulaient les métiers d'architecte et de designer et se tenaient prêts à reconstruire la France débarrassés des conventions et des artifices, pensant à la fonction autant qu'à la forme. Tous ont participé à leur manière aux grandes aventures sociales des Trente

Précieuse oasis en plein Saint-Germain-des-Prés, la maison, avec au premier plan une sculpture de Daniel Firman. Au premier étage, le bureau est organisé autour d'une table Forme Libre de Charlotte Perriand. Au premier plan, la lampe des frères Bouroullec et au fond à gauche, un Psycho-objet de Jean-Pierre Raynaud.





Le salon du rez-de-chaussée où Alexandra, musicienne et chanteuse, répète parfois. Le mur du fond est occupé par *Museum 11*, tableau de Martin Borowski qui crée une impression de baie vitrée sur l'extérieur. À droite, un fauteuil des années 1920 de Josef Hoffmann, architecte et designer, figure de la Sécession viennoise. « Plus ça va et plus je remonte dans le temps », reconnaît François Laffanour. Dans la cuisine, l'œuvre au néon d'Hélène Sturtevant se reflète dans une table de Pierre Jeanneret entourées de ses chaises. La chambre au troisième étage a également droit à un fauteuil de Jeanneret.





Le salon du rez-de-chaussée vu sous un autre angle, surveillé par un Donald en métal de Richard Jackson et le tableau d'Yves Laloy, hommage au surréalisme qu'apprécie le galeriste. Parfait pour se plonger dans les livres de la bibliothèque, le fauteuil en cuir et piétement métal d'Hans Wegner a été produit dans les années 1960. Au quatrième et dernier étage, la sculpture d'Iwamoto Masakazu éclaire la cage d'escalier de son sourire.



Assis dans un fauteuil de Jean Prouvé, François Laffanour et une sculpture hyperréaliste de Duane Hanson, achetée à Miami il y a une quinzaine d'années, sans rien connaître du travail de l'artiste américain. Dans le reflet du miroir, un masque africain apporte sa touche de mystère au salon.

Glorieuses et conçues en séries pour les collectivités. Elles sont aujourd'hui recherchées comme des trésors, plébiscitées par les décorateurs du moment pour leur compatibilité avec l'art contemporain.

« Les hasards de la vie ont fait que je m'y suis intéressé dès les années 1970, à une époque où ces meubles paraient chez Emmaüs ou à la casse. Leur anticonformisme m'a d'abord intéressé, puis il m'a plu. Un monde s'est ouvert à moi, beau et utile », admet François Laffanour. De là à devenir marchand, rien n'est écrit au départ. En arrivant à Paris pour suivre des études d'histoire de l'art à Jussieu, il emménage rue de Montalembert, dans l'immeuble même où vit Charlotte Perriand. « Je ne savais rien d'elle, juste qu'elle n'aimait pas que je gare ma moto. » Le cours de sa vie est bouleversé par un accident qui l'oblige à rester alité deux ans. Oublié le projet d'agrégation. Avec le montant des indemnités versées par l'assurance, il investit dans un stand au marché Serpette, au cœur des puces de Saint-Ouen, qu'il met en gérance et commence à peindre, fasciné par le mouvement surréaliste à qui il a consacré son devoir de maîtrise. « Mais ça ne collait pas, je n'aimais pas la solitude de l'artiste et le jour de 1976 où mon locataire est parti, je suis allé le week-end vendre mes premiers meubles de Jean-Michel Frank et Jean Prouvé. » Le succès aidant, François Laffanour déménage dans une première galerie rue de Provence, puis rue de Seine en 1982, où il est toujours aujourd'hui. « Un après-midi, une dame entre. Je crois reconnaître Charlotte Perriand et lui dis : "On se connaît ?" C'était sa fille, Pernette. Nous avons parlé, travaillé ensemble et j'ai compris peu à peu le génie absolu de cette designer à habiter l'espace, surtout lorsqu'il est réduit. »

À ce titre, la maison de Saint-Germain-des-Prés est une vraie complice, autorisant les métamorphoses au fil de ses étages reliés par l'escalier central en bois brûlé, une œuvre à part entière. Le salon du rez-de-chaussée est presque sérieux, structuré par un grand canapé gris, posé devant et une œuvre de Martin Borowski qui occupe un pan de mur. Si ce n'est la présence d'un Donald Duck à taille humaine, œuvre de l'Américain Richard Jackson, et, au-dessus de la cheminée, une toile d'Yves Laloy, fidélité au surréalisme toujours aimé par François Laffanour. Le salon du premier étage invite à la rêverie avec le canapé Ours de Jean Royère pour l'ambassade d'URSS à Paris, qui semble se pro-



« La sobriété du modernisme se prête bien à l'exubérance de l'art contemporain. »

longer à gauche par une sculpture textile de Joana Vasconcelos, sorte d'immense doudou multicolore, et à droite par un stable de Takis tout en finesse. Quelques tabourets de Perriand et le tour est joué, harmonieux, parfois accompagné à la guitare par Alexandra, chanteuse et créatrice avec sa mère des parfums Roos & Roos. « Le beau reste nécessaire pour moi, admet François Laffanour. Peut-être l'ai-je appris au contact de Charlotte Perriand, si sensible à la perfection de la nature, elle qui a toujours cherché à comprendre la structure même des éléments. Je ne m'en lasse jamais. » ●

Galerie Downtown, 18, rue de Seine, Paris, VI^e.
Tél. : 01.46.33.82.41 et galeriedowntown.com